

# Le cinquième commandement

(NOUVELLE INÉDITE, ÉCRITE POUR L'ALBUM UNIVERSEL)

La matinée du 1er mai était délicieusement belle, ensoleillée et charmante, quand Nelly parut au balcon d'une des maisons des allées de Jérusalem, à Varsovie.

La mollesse du printemps, prêtait à la rêverie et Nelly laissa errer ses regards sur la ville rayonnante dans la lumière. Elle crût un moment et par ce dimanche se trouver dans sa ville natale.

Tout était silencieux, les magasins et les boutiques étaient hermétiquement fermés, pas une voiture, pas un tramway, ne sillonnait la rue, seuls les piétons allaient affairés.

Nelly sortit soudain de sa rêverie pour se rappeler sa situation présente.

Il y avait deux semaines, environ qu'elle était arrivée à Varsovie, avec son mari, cet homme qu'elle aimait éperdument jusqu'à la surexcitation de tout son être.

Fille du colonel Gibbons, riche, belle et fière, elle était encore dans l'un des plus aristocratiques pensionnats de Londres, quant au cours d'une des nombreuses excursions, qu'elle faisait avec ses compagnes à travers cette Babylone moderne, elle rencontra celui qui devait devenir son époux adoré.

Elle s'occupait beaucoup de questions sociales et un jour de fête qu'elle se trouvait dans Mile-End Road, quartier de Londres habité par les émigrés juifs et polonais, elle aperçut non loin, dressée sur la place, une tribune, et là, un jeune homme haranguait la foule qui l'entourait.

L'orateur paraissait avoir 26 ou 27 ans, il était mince et de haute taille, sa parole chaleureuse avait le don de convaincre et il attendrissait jusqu'aux larmes tout son auditoire.

Il avait une tête de Christ avec ses cheveux noirs et longs, qui encadraient bien sa figure un peu pâle; ses yeux noirs et ardents, magnétisaient par leur fluide.

Nelly, qui s'était mêlée à la foule des auditeurs, se sentit tout étourdie et son cœur se mit à battre furieusement!

Quand le jeune homme eut terminé son discours, elle se précipita vers lui, les mains tendues et le félicita à maintes reprises, avec cette délicate désinvolture que seules possèdent les femmes anglaises.

Depuis ce jour, ils se connurent et s'aimèrent.

Lui, issu d'une bonne famille russe, encore étudiant, était entré dans le mouvement nihiliste et s'il n'eût trouvé l'hospitalité à Londres, il eût, certainement, été condamné aux travaux forcés et déporté à Sakhaline.

Leur amour dura environ huit mois, pendant lesquels, ils se rencontrèrent, deux fois par semaine, dans les clubs d'ouvriers anarchistes. Chaque jour ensemble grandissait leur passion, et au mois d'avril de la même année, un humble pasteur de l'est de Londres, les unit; huit jours plus tard, ils se trouvèrent à Varsovie comme M. et Mme Smith...

Lui de son nom véritable s'appelait Bulinski. Un journaliste anglais lui avait procuré un faux passeport, auquel il avait joint une carte d'identité comme correspondant.

Anarchiste militant, il était destiné par le parti révolutionnaire à fomenter les troubles que déjà la guerre japonaise avait suscités en Pologne et en Russie.

Nelly qui aimait profondément son mari était une apôtre passionnée de ses doctrines politiques; elle les avait faites siennes et non seulement les encourageait-elle, mais elle s'y plongeait d'une âme ardemment fanatique.

Sans donner l'éveil à la police varsoivienne ils s'étaient installés dans une maison privée et leur appartement était devenu bientôt le centre des agitateurs secrets.

Là, deux jours avant le premier mai, des dispositions avaient été prises, pour forcer la ville à prendre part à la fête des travailleurs; on devait se réunir par milliers et, drapeau rouge en tête, parcourir les rues et dans ces démonstrations, prouver au monde, que l'ère de liberté commençait enfin pour le prolétaire.

L'ordre de tirer sur la police avait été donné, si toutefois, celle-ci empêchait la manifestation; et l'armée, voulant rétablir l'ordre on protesterait con-

tre elle en lançant des bombes sur les patrouilles militaires.

Bulinski s'absentait souvent et chaque fois Nelly était la proie de troublants pressentiments, qui ne s'apaisaient qu'à son retour.

Ce premier mai il était sorti de bonne heure et Nelly l'avait embrassé avec frénésie, le bénissant en son âme. Elle haïssait profondément la Russie et désirait violemment son mal. Sa haine avait des raisons différentes: d'abord, elle sentait en patriote, que la Russie était un péril dangereux, menaçant les possessions de l'Angleterre dans l'Inde. Elle ne voulait pas admettre que l'administration russe pût aussi bien gouverner le peuple indien que ne le font les Anglais. Elle la haïssait cette administration russe, à cause des atrocités supposées que celle-ci fait subir aux déportés sibériens, — atrocités qu'elle avait lues dans les livres de l'américain Georges Kennan et qui lui faisaient oublier celles commises dans les bagnes des autres pays soi-disant civilisés; elle ne se souvenait plus que le "nine tails cat", fouet aux lanières de cuir plombé, est plus souvent mis en usage en Angleterre, que ne l'est le knout en Sibérie. Elle haïssait enfin surtout les Russes à cause de leur dure oppression des enfants d'Israël, reconnus par les Anglais comme le peuple élu de Dieu.

Mais, chose extraordinaire, en ce jour Nelly n'avait pas la force de songer, tant son angoisse était grande et son cœur torturé, et plus les heures marchaient plus son souci allait s'augmentant.

Elle resta toute la matinée sans rien prendre, l'appétit lui manquait totalement, et à l'heure du



A l'apparition de la police la foule se dispersa.

déjeuner, son mari n'étant pas encore rentré, Nelly sentit sa poitrine se serrer davantage.

A chaque instant, elle allait sur le balcon, croyant le voir arriver, mais en vain...

Non loin de sa maison, au coin des allées de Jérusalem, tout près de la gare de Vienne, elle vit une foule immense, formée par petits groupes compacts qui, à l'apparition de la police se dispersa... Il était environ deux heures de l'après-midi, tout à coup du même côté, Nelly vit passer dans l'air, comme un éclair et elle entendit une détonation et des salves, suivie peu après de cris tellement épouvantables qu'ils déchiraient l'âme.

La jeune femme se sentit devenir folle, elle voulait courir, chercher, appeler, mais elle ne connaissait pas la langue du pays, on ne la comprendrait pas, que faire alors?

Désespérée elle se jeta sur son lit et pleura tout haut, comme un enfant, puis l'instant d'après, avide de savoir, elle s'habilla et se rendit au Consulat d'Angleterre (peut-être aurait-on des nouvelles de son mari) mais là, elle trouva la porte close, l'heure des bureaux étant passée.

Folle de douleur et de crainte, elle courut sur le lieu du sinistre, qu'elle avait entrevu de ses fenêtres, elle se heurta à un cordon de dragons, empêchant de circuler. Ne pouvant avancer, elle attendit un moment et vit passer, portée sur un brancard, la dernière victime de la catastrophe, qu'on transportait à l'hôpital de l'Enfant Jésus, où déjà tués et blessés avaient été conduits. Elle suivit le triste cortège jusqu'à l'hôpital. Une vieille et ten-

dre religieuse, qui parlait français, lui assura que parmi les tués et les blessés, personne n'avait été amené dans le costume qu'elle indiquait, c'est-à-dire, la redingote que portait son mari. Les victimes du sinistre appartenaient toutes au prolétariat.

En sortant de l'hôpital, Nelly vit dans le ciel bleu, un vol d'oiseaux, qui s'ébattaient joyeusement, elle envia leur insouciance liberté.

Rentrée chez elle surexcitée et affaiblie par le jeûne qu'elle s'était imposé, elle prit un petit verre de cognac pour se reconforter, mais à peine étendue sur son canapé, vaincue par la fatigue et brisée par le chagrin, elle s'endormit.

Son sommeil dura quelques heures, pendant lesquelles de lourds cauchemars hantèrent son cerveau enfiévré, elle eut la sensation d'un tremblement de terre, ensevelissant tout sur elle. Haletante dans un cri de frayeur, elle s'éveilla...

Dans une rue transversale aux allées, on venait de lancer une bombe. Tremblante comme une feuille, Nelly alla à la fenêtre et vit des gens courant affolés de toutes parts, des gémissements et des cris de douleur se faisaient entendre, et elle eut soudain la pensée, que ce pouvait être lui son mari l'auteur de cet acte criminel.

Alors, chancelant sur ses jambes, elle se dirigea vers une étagère sur laquelle était posé un énorme samovar dont elle ne se servait pas. Lentement et avec précaution, elle découvrit le samovar et s'aperçut que des deux boîtes en fer blanc préparées par son mari comme explosifs, l'une avait disparu, évidemment Bulinski l'avait emportée aujourd'hui pour s'en servir.

Par les fenêtres ouvertes, Nelly entendait le va et vient de la foule mêlé au cliquetis des armes des soldats accourus pour barrer la rue, quand elle vit les cosaques entourer sa maison, elle eut peur et une sorte de colère la saisissant :

— Qu'importe, dit-elle, tout m'est égal, je m'en servirai, moi aussi ! Et d'une main tremblante, elle prit la deuxième boîte pour la lancer par la fenêtre sur les soldats.

Mais, apeurée et retirée en un coin de la chambre, déjà remplie de ténèbres, Nelly eut la vision du vieux pasteur Dawis, qui alors qu'elle était encore enfant, venait souvent prêcher au pensionnat. Dans ses oreilles elle reconnut la voix chevrotante du vieillard, scandant les paroles saintes du décalogue: "Homicide point ne sera".

Ce fut un véritable miracle que la machine infernale ne lui tombât pas des mains; elle la serrait entre ses doigts crispés, et ce fut avec peine qu'elle se

transporta jusqu'à son lit, pourtant placé tout près d'elle.

Toujours tremblante elle souleva les oreillers et cacha la maudite boîte dessous; puis, tombant à genoux, elle pria avec ferveur: O Dieu tout-puissant, pardonnez-moi !

Plongée dans l'extase et tout à sa prière elle n'entendit même pas la porte de sa chambre s'ouvrir, et quand Bulinski prononça son nom, elle fut tellement effrayée qu'elle perdit connaissance et tomba sur le sol. Il eut beaucoup de peine à la faire revenir à elle.

Le lendemain il lui raconta, avec fierté, toutes ses prouesses de la veille, car en réalité c'était bien lui, qui avait jeté la bombe. Chose étrange, Nelly sentit tout à coup son cœur faire volte-face, et lançant un regard plein de mépris et de courroux à son mari, elle se prit sur le champ à le haïr, et le jour même elle le quitta et retourna en Angleterre, pour ne le revoir jamais !

A. GRAU WANDMEYER

## Pensées

Aimer, c'est avoir dans les mains  
Un fil pour toutes les épreuves,  
Un flambeau pour tous les chemins,  
Une coupe pour tous les fleuves.

Aimer, c'est comprendre les cieux,  
C'est mettre, qu'on dorme ou qu'on veille,  
Une lumière dans ses yeux,  
Une musique en son oreille !

VICTOR HUGO